

DANS LES MÉDIAS

dans les langues populaires

Tel est le sens de l'article 132 de la Constitution de 1996 et confirmé par le Conseil constitutionnel dans sa première décision du 20 août 1990 sur la loi relative au régime électoral en affirmant qu'«après sa ratification et dès sa publication, toute convention s'intègre dans le droit national (...) et acquiert une autorité supérieure à celle des lois, autorisant tout citoyen algérien à s'en prévaloir devant les juridictions...». Ces normes ouvrent une brèche non négligeable dans la construction d'un dispositif cohérent qui intègre la réhabilitation et la promotion de la langue amazighe. Si la reconnaissance constitutionnelle constitue une étape importante au regard du passé récent, le statut de langue nationale doit être mis en exergue et implique la révision des textes législatifs et réglementaires, telles que les lois sur l'information et celles portant généralisation de la langue arabe, à l'effet d'évacuer toute discrimination et folklorisation à l'égard de tamazight et lui donner les moyens nécessaires, ou du moins à ses «variantes régionales», pour qu'elle(s) puisse(nt) occuper pleinement sa(leurs) place(s) dans le champ linguistique et culturel algérien. L'article 3-bis de la Constitution est censé la protéger contre toute tentative de minoration politique et juridique puisqu'elle devrait être, avec l'arabe, la langue par laquelle se réalise l'ensemble des activités publiques.

L'Etat doit utiliser chacune d'elles sur l'ensemble du territoire dans des espaces de type administratif ou politique qu'il est tenu de délimiter. Une langue nationale est vectrice de communication sociale et de diffusion juridique dans l'Etat. L'heure n'est plus aux tergiversations et à la manœuvre politique si l'on veut prémunir le devenir collectif de toute dérive. Des mesures urgentes et concrètes s'imposent. Il faut impérativement mettre fin à toute forme de censure et d'interdit qui s'exerce sur la création culturelle, artistique et scientifique d'expression amazighe — mais aussi ses différentes locutions nationales — et de contenu moderne et progressiste. Cesser de confiner tamazight dans le seul segment folklorique comme c'est le cas avec la chaîne actuelle. Ouvrir immédiatement le paysage audiovisuel à la diversité des expressions algériennes qu'elles soient locales, régionales ou nationales régulièrement censurées par les gardiens du temple islamo-baâthiste. Encourager les services publics régionaux de radio, de télévision et de la presse écrite de proximité avec priorité à la production usant la langue majoritaire dans la région afin de promouvoir les spécificités locales et régionales. L'alinéa de l'article 3-bis qui oblige l'Etat de promouvoir tamazight dans ses variantes régionales et reconnaît incidemment les communautés linguistiques et culturelles régio-

nales devrait inspirer une refondation de l'Etat qui soit en phase de «l'intelligence territoriale» partout mise en application dans le monde développé, voire formellement promu par le voisin marocain. C'est un immense chantier qui exige plus qu'une demande d'aménagement linguistique : asseoir les fondements d'un Etat réellement démocratique, moderne et décentralisé qui intègre les principes expérimentés de proximité et de subsidiarité jamais décidés véritablement dans le pays. Le parachèvement de la reconnaissance de tamazight en tant que langue officielle ou co-officielle reste, à tous égards, au cœur de toute la problématique identitaire. Elle conditionne toute réforme et autre chantier en place ou en cours. En somme, il s'agit, pour paraphraser le professeur Khaoula Taleb Ibrahim, «d'en faire un atout dans la construction d'un «vivre ensemble» qui nous ouvre les portes du développement et nous aide à affronter la déferlante d'une mondialisation implacable qui veut nous enfermer dans un seul moule, celui de la culture marchande et mercantile du néolibéralisme triomphant»<sup>(5)</sup>. Les animateurs du MCB ont tiré la sonnette d'alarme en 1980 lors du séminaire de Yakourene en affirmant sans aucune ambiguïté qu'«il nous faut arrêter de nous concevoir en tant que sous-produit de l'histoire coloniale. Notre diversité est notre chance de demain, elle doit nous permettre d'entrer dans

le XXI<sup>e</sup> siècle. Toute analyse de l'identité nationale doit la prendre en charge avec lucidité et honneur, et non plus, comme certains milieux se plaisent à le montrer, en tant que tare de l'héritage tribal».

H. S.

- (Communication faite lors du colloque du HCA sur les médias, la langue officielle et les langues maternelles en Algérie : entre prééminence et résistance. Cas du tamazight.)
- 1- Taher Khalfoun : «Langue, identité et constitution», revue *Confluence méditerranée*, Harmattan, avril 2000.
- 2- Séminaire de Yakourene, document ronéotypé, juillet-août 1980.
- 3- Voir à ce sujet Brahim Brahimi, «Le pouvoir, la presse et les droits de l'homme en Algérie», *essai*, éditions Marinoor, Algérie 1997.
- 4- Se référer utilement à Taleb (T) et Kanoun (N) : «De la place des traités internationaux dans l'ordonnement juridique national en Algérie», revue *Critique de droit et sciences politiques*, Faculté de droit, Uni. M.-Mammeri Tizi-Ouzou, n°2, 2009, pp. 39-72.
- 5- Taleb Ibrahim (K) : «L'Algérie : coexistence et concurrence des langues», *L'annuaire du Maghreb*, dossier l'espace euro-maghrébin, CNRS éditions 2006.

Anthropologie et violence

La question de la violence nous oblige à voyager dans un passé lointain pour saisir notre présent («Vous avez fait un long voyage pour arriver à vous-mêmes» *La conférence des oiseaux* de l'iranien Farid al Din Attar\*). Le présent que nous vivons en Algérie, devenu insupportable par bien des aspects, n'est pas né ex nihilo. Il y a bien sûr la gestion politique du pays depuis l'indépendance sur laquelle il est inutile d'insister puisqu'elle a été disséquée et analysée amplement, inlassablement. Il nous faut plutôt nous pencher sur des paramètres qui se nichent dans les arcanes de notre histoire pour cerner notre rapport à la violence.

La majorité des Algériens ont été révoltés par le lynchage de Kadhafi car ils ont en mémoire ce genre d'actes monstrueux commis durant la période de la terreur des années 90. D'aucuns, par paresse intellectuelle, peuvent se satisfaire au sujet de ce lynchage d'explications simplistes du genre ce sont des jeunes qui ont tant souffert, ce sont des choses qui arrivent dans une guerre, ce sont... Il est difficile évidemment de maîtriser ses nerfs, de canaliser sa haine, d'avoir une conduite rationnelle quand on a été victime de sévices, de mépris et d'injustice de la part d'un régime ayant à sa tête un dictateur doublé d'un bouffon comme Kadhafi. Mais comme ce genre de scènes tout aussi obscènes a existé ailleurs, il ne faut pas se voiler la face. Chez nous, des habitants de villages entiers ont été décimés par des hommes sans foi ni loi. Les victimes étaient de simples gens et leurs bourreaux se sont conduits comme ceux qui ont liquidé et charcuté Kadhafi. Demandons-nous pourquoi ces abominations ? Il nous reste à percer les secrets de ces conduites en utilisant des outils conceptuels comme l'anthropologie pour disséquer ce que cachent nos rites, nos comportements et même notre langage.

Les expressions langagières comme «je boirai ton sang, je mangerai ton cœur ou ton foi, je t'égorgerai comme un mouton» sont légion et ne sont nullement des métaphores «poétiques». Ces expressions nous renseignent sur la violence comme mode unique de résolution d'un problème, ce qui sous-entend l'absence d'une autorité légitime dont la fonction est de résoudre les conflits.

Livré à lui-même, l'individu a recours à n'importe quelle arme qu'il peut se procurer pour régler un contentieux tout en assouvissant son désir de vengeance. Cette situation a un nom en philosophie politique : la délégitimation de l'Etat par ses sujets qui ne se reconnaissent pas dans les lois du pays. Les expressions langagières nous informent aussi sur la pauvreté et le déficit de vocabulaire des locuteurs. Car l'homme qui a les qualités d'un Cicéron subjugué forcément par sa rhétorique son interlocuteur et n'a point besoin de recourir à des actes usités dans la jungle.

Quant aux rites, outre leur rôle de cohésion sociale et de nourriture de l'imaginaire, ils peuvent être des murailles qui empêchent de saisir le réel en transformation perpétuelle. Des peuples ont assez souffert des colonisateurs qui se prenaient pour le nombril du monde en voulant imposer leurs rites et valeurs en niant ou en violant la réalité des sociétés

dominées. En se référant à l'arrogance des colonisateurs, nous devrions rejeter les comportements imbéciles et accepter d'exposer nos rites et croyances en plein soleil pour qu'ils soient en symbiose avec leur temps au lieu de les contenir dans l'immobilisme des ténébres.

Un rapport intelligent avec le réel nous aide à respecter les rites et croyances de l'autre et ne plus considérer le voisin comme un danger sous prétexte qu'il ne partage pas la même façon de voir les choses ou bien n'a pas le même mode de vie. Toute société qui s'emmure pour éviter le contact avec l'extérieur et qui se refuse à admettre une dynamique qui se développe en son sein est vouée à des déchirements chroniques. L'exemple de l'Algérie est significatif à cet égard. Ceux qui détiennent les rênes du pouvoir en s'appuyant sur les catégories sociales conservatrices se sont obstinément refusés de voir que ce pays a changé sur le plan démographique, urbain, culturel et social.

Résultat des courses, le pays est devenu prisonnier dans un labyrinthe, car ceux qui le dirigent continuent de croire que leurs propres enfants ressemblent à leurs propres parents. Ce déni de réalité et ce refus de s'adapter à la dynamique de la société et du monde se nourrissent de racines devenues indigestes. Et parce que le conservatisme a empêché ceux qui voulaient arroser ces racines pour leur redonner de la saveur, nous récoltons année après année, jour après jour, les fruits amers de cet aveuglement. Et ces fruits mûrissent particulièrement lors de grandes fractures politiques engendrant des cortèges de violence.

Les exemples de violence exacerbée ne manquent pas : la confrontation de l'été 62, le coup d'Etat de juin 65, le Printemps berbère de 81, les émeutes nationales d'octobre 88 et enfin la terrible période du terrorisme.

Chacun de ces épisodes s'est traduit par l'exclusion de groupes et d'individus qui se sont retirés dans un exil intérieur ou bien sont allés grossir les rangs de l'émigration. Pourquoi sommes-nous arrivés à exclure ou faire fuir une partie de nous-mêmes ? Pourquoi restons-nous recroquevillés dans certaines traditions surannées ? Pourquoi empêcher sa propre progéniture d'épouser son temps ? Pour comprendre ces phénomènes, outre les valeurs et traditions anachroniques, il faut aussi regarder du côté de la colonisation dont les méfaits sont, hélas, devenus un élément constitutif supplémentaire de l'anthropologie de notre société.

La blessure coloniale causée par les enfumages et autres famines organisées par les sbires de Bugeaud, la nuit dont laquelle a été plongée la société ont creusé des fêlures dans la personnalité algérienne. La misère et l'humiliation endurées, l'absence de liberté sur notre propre sol ont provoqué chez nous une violence refoulée.

Dans le combat titanesque et inégal pour préserver son identité, il ne restait à l'Algérien pas grand-chose pour affronter et s'ouvrir sur les autres aspects du réel. Aujourd'hui, devenu un pays indépendant, nous devons utiliser les logiciels appropriés pour saisir le réel dans toute sa complexité. Les traces des colonisateurs font partie de cette

Par Ali Akika, cinéaste

complexité, donc de notre histoire. L'architecture, la gastronomie, la langue, la religion, les rites, etc., autant d'éléments que nous avons intégrés et adaptés à notre «sauce» pour tirer une «fierté» de nos particularités dans un environnement à la fois arabe, africain et méditerranéen.

Tous les éléments constitutifs de l'anthropologie de notre société depuis la nuit des temps jusqu'à la cohorte des envahisseurs ne doivent pas nous entraîner sur la pente glissante de la recherche insensée et illusoire de ce qu'on appelle la «pureté». Cette mère de toutes les intolérances n'est plus ou moins qu'une forme d'aliénation sociale qui se transforme parfois en véritable folie chez des êtres fragiles. Ces prétendants à la pureté devraient plutôt s'inspirer de *La conférence des oiseaux* déjà cité où «l'homme cherche à se libérer, mais rencontre partout l'hostilité».

Heureusement, la huppe, ce merveilleux oiseau, existe pour enseigner : «Cent choses pénibles t'assailliront sans cesse. C'est seulement au prix de modifications profondes et lentes du comportement que des progrès sont possibles.» Et elle ajoute : «Il te faudra passer plusieurs années dans cette vallée à faire de pénibles efforts et y changer d'état, car pour progresser, un engagement véritable et durand est nécessaire.» La peur du changement, de l'autre, voilà l'ennemi. Et c'est pourquoi on a vu chez nous certains illuminés ordonner de revenir à «nos» habitudes alimentaires ou vestimentaires. Et comme le ridicule ne tue pas, d'autres encore veulent interdire l'introduction de mots étrangers dans la langue arabe tout en clamant leur fierté de voir les langues turque et perse et même les langues européennes s'enrichir de la belle langue arabe. Il ne faut pas oublier que c'est au nom de cette «pureté» que l'on a massacré les Indiens des Amériques, que l'on chasse encore aujourd'hui les Palestiniens de leur pays pour que l'on se retrouve entre juifs dans un Etat juif. Enfin, gardons dans notre esprit qu'un fou furieux, un certain Hitler, au nom de la pureté de la race, a entraîné le monde à la ruine. Pour éviter de sombrer au pied du mur de l'intolérance et ses cortèges de violence, il est temps que l'on commence dès l'école primaire à initier les enfants à la beauté du monde et de ne plus leur faire peur avec les feux de l'enfer.

Pour ceux qui croient que la violence et la peur de l'autre sont réservées aux pays et catégories sociales pauvres, qu'ils se rassurent ! L'Allemagne, patrie de Hegel, le racisme et la violence des USA, Israël avec ses cortèges de morts et son déni de l'autre, tous ces pays donc ô combien développés n'ont pas de leçons à donner. C'est à leurs habitants d'étudier l'anthropologie de leurs sociétés.

C'est ce qu'ils font du reste et c'est pourquoi une partie non négligeable de leurs populations se solidarisent avec les luttes sociales et contre le racisme qui frappent les classes dites «dangereuses» et les étrangers.

A. A.  
\* Farid al Din Attar, poète iranien (1142/1220)